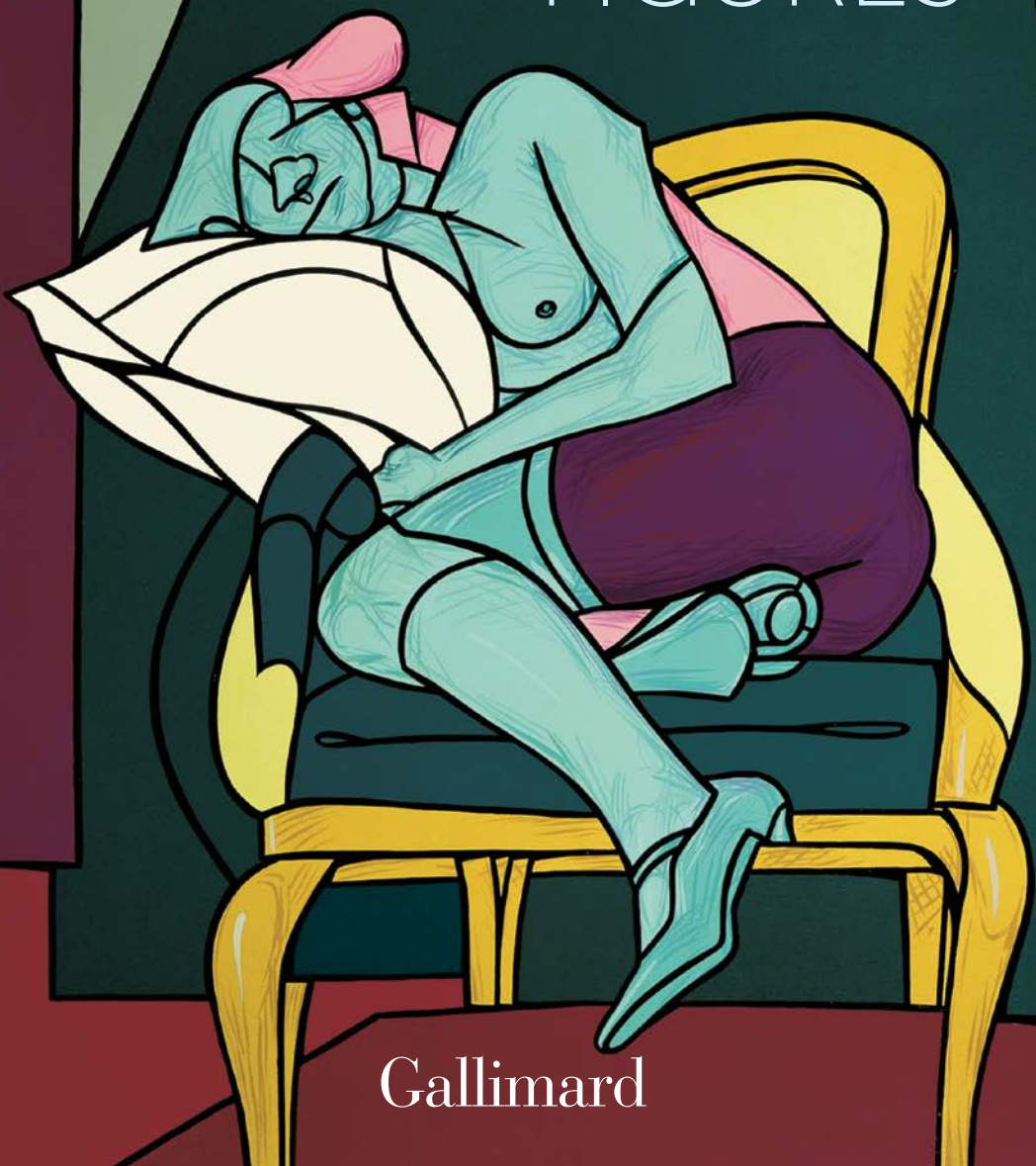


ANTONIO TABUCCHI

RÉCITS
avec FIGURES



Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

TRISTANO MEURT
LE FIL DE L'HORIZON
L'ANGE NOIR
PETITES ÉQUIVOQUES SANS IMPORTANCE
LE JEU DE L'ENVERS
PIAZZA D'ITALIA
RÊVES DE RÊVES
REQUIEM
LE TEMPS VIEILLIT VITE
PEREIRA PRÉTEND
LA TÊTE PERDUE DE DAMASCENO MONTEIRO
UNE MALLE PLEINE DE GENS
VOYAGES ET AUTRES VOYAGES
POUR ISABEL
NOCTURNE INDIEN
DIALOGUES MANQUÉS *suivi de* MARCONI, SI JE ME SOUVIENS BIEN
LES VOLATILES DE FRA ANGELICO
FEMME DE PORTO PIM ET AUTRES HISTOIRES

Aux Éditions du Seuil

LES TROIS DERNIERS JOURS DE FERNANDO PESSOA
LA NOSTALGIE, L'AUTOMOBILE ET L'INFINI
AUTOBIOGRAPHIES D'AUTRUI
LA NOSTALGIE DU POSSIBLE
AU PAS DE L'OIE : CHRONIQUES DE NOS TEMPS OBSCURS

Aux Éditions Galilée

LES CÉPHALÉES DU MINOTAURE : JOURNAL CRÉTOIS. Avec des dessins
de Valerio Adami

RÉCITS AVEC FIGURES

ANTONIO TABUCCHI

RÉCITS
AVEC FIGURES

*Traduit de l'italien
par Bernard Comment*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

RACCONTI CON FIGURE

© Antonio Tabucchi, 2011. Tous droits réservés.

© Éditions Gallimard, 2021, pour la traduction française.

À Elvira Sellerio



Valerio Adami, *Portrait d'Antonio Tabucchi*, 2000.

NOTE DE L'AUTEUR

Souvent la peinture a fait bouger ma plume. Si par un lointain après-midi de 1965 je n'étais pas entré au Prado et n'étais pas demeuré « prisonnier » devant *Les Ménines* de Vélasquez, incapable de sortir de la salle jusqu'à la fermeture du musée, je n'aurais jamais écrit *Le jeu de l'envers*. La même chose vaut pour l'énorme inspiration éprouvée enfant devant les fresques du couvent San Marco, revisitées souvent à l'âge adulte, qui un beau jour se manifesta de nouveau avec force en se déversant dans les pages des *Volatiles de Fra Angelico*. Mais certaines pages de *Tristano meurt* n'existeraient pas elles non plus sans le *Chien enseveli dans le sable* de Goya.

De l'image à la voix le chemin peut être bref, si les sens répondent. La rétine communique avec le tympan et « parle » à l'oreille de celui qui regarde ; et pour celui qui écrit la parole écrite est sonore : il l'entend auparavant dans sa tête. Vue, ouïe, voix, parole. Mais dans ce parcours le flux n'est pas à sens unique, le courant est alternatif, il repart d'où il est arrivé, il retourne là d'où il est parti. Et la parole, en revenant en arrière, emporte

avec elle d'autres images qu'il n'y avait pas avant : c'est elle qui les a inventées. Il en va ainsi de beaucoup de ces récits. Si l'image est venue provoquer l'écriture, l'écriture à son tour a conduit ces images ailleurs, dans cet ailleurs hypothétique que l'artiste n'a pas peint. L'histoire provoquée par le visible a attrapé le Ce-qui-se-voit pour vaguer à son bon plaisir dans le territoire que le peintre nous a tu, celui qu'il aurait pu peindre ou photographier mais qu'il a éludé. « L'âme imagine ce qu'elle ne voit pas », dit Leopardi. Le territoire de l'écriture est l'imagination qui va au-delà de l'image ; c'est le récit des figures mais aussi leur renversement et leur multiplication, le récit de l'inconnu qui les entoure.

J'avais autrefois promis à Elvira Sellerio de rassembler en un volume les « récits avec figures ». Entre-temps, avec le passage des jours, d'autres peintures, d'autres images ont capturé mon regard et se sont traduites en écriture. Quand on écrit, on ne se rend pas compte que l'écriture et le temps sont inversement proportionnels : les pages augmentent et le temps s'amincit. Ce livre paraît seulement aujourd'hui. Mais les promesses n'ont pas de date d'échéance.

ANTONIO TABUCCHI

Lisbonne, janvier 2011

ADAGIOS

Meilleures salutations



Tullio Pericoli, *Carte postale de Florence*, 1983.

Qui sait à qui il allait écrire les cartes postales. Il y réfléchit et se demanda s'il n'était pas opportun de faire une liste, parce qu'ensuite on arrive sur place et on oublie. Il prit un bout de papier dans le tiroir du bureau, s'assit et commença d'écrire des noms et des adresses. Il alluma une cigarette. Il écrivait un nom, y réfléchissait, tirait une bouffée de fumée et écrivait un autre nom. Quand il eut fini il recopia les noms dans un agenda et déchira le bout de papier. Il plaça l'agenda sur les chemises, dans la valise encore ouverte. Il regarda autour de lui, parcourut toute la pièce des yeux comme s'il cherchait quelque chose qu'il pouvait avoir oublié, parce que le voyage allait être long. Puis il se souvint des cartes postales qu'il avait achetées dans une galerie d'art et qu'il avait laissées sur un rayonnage de la bibliothèque. Il se mit à les regarder l'une après l'autre, pour voir si elles étaient en accord avec le voyage qu'il s'appropriait à faire. Pas tellement, se dit-il, elles ne correspondent pas vraiment, quel sens a une carte des Marches, si je l'expédie d'Amérique du Sud. Mais il pensa ensuite que la beauté

tenait aux timbres qu'il y mettrait, au Pérou par exemple il achèterait des timbres avec des perroquets, il y avait certainement des timbres avec des perroquets, dans ce pays, et aussi avec le visage de divinités précolombiennes, des masques souriants et indéchiffrables, tout en or et en émail, il avait vu autrefois une exposition au palais royal, il est probable que ces objets figuraient aussi sur les timbres. Et même, l'idée le divertit, étant donné que les banales cartes postales illustrées, celles pour les touristes, sont tellement moches, avec des couleurs toujours criardes, un peu fausses, et puis toutes pareilles, qu'elles viennent du Mexique ou d'Allemagne. De la sorte c'était beaucoup plus original : une carte où était écrit « d'Ascoli » et qui au contraire vient d'Oaxaca ou du Yucatán ou de Chapultepec (on disait ainsi ?) – des lieux avec ces noms, où il allait se rendre.

Où il aurait dû se rendre avec Isabel, si elle avait encore été là. Mais à présent Isabel n'était plus là, elle était partie avant. Pendant quinze ans ils avaient pensé à ce voyage, mais ce n'est pas un voyage qu'on pouvait faire ainsi, comme de rien, surtout pour deux personnes avec des professions comme les leurs. Il faut du temps, de la disponibilité et de l'argent, toutes choses qui faisaient défaut auparavant. À présent tout cela était réuni, mais Isabel n'était plus là. Il alla à son bureau, prit une photographie d'Isabel et la posa sur la valise, à côté de l'agenda et des cartes postales. C'était une photo où ils figuraient tous les deux dans les bras l'un de l'autre sur la place Saint-Marc à Venise, entourés d'un vol de pigeons et avec des visages souriants et un peu hébétés, comme quand on regarde fixement l'objectif. Étions-nous heureux ?,

pensa-t-il. Et il lui vint en tête une phrase qu'Isabel lui avait susurrée sur le vaporetto, en lui serrant la main : « Pour le moment nous ne pouvons pas aller en Amérique du Sud, mais au moins nous sommes à Venise. »

Les photos disposées à l'horizontale sont drôles : lui et Isabel se trouvaient parmi les pigeons, avec Saint-Marc en dessous, et ils regardaient le plafond. Cela le gêna que les yeux de cette photo regardent le plafond, par conséquent il la redressa et dit : « Isabel, je t'emmène avec moi, ce voyage tu vas le faire aussi, nous irons dans plein d'endroits, le Mexique, la Colombie, le Pérou, et nous nous amuserons aussi à écrire des cartes postales, et je les signerai pour nous deux ; je mettrai aussi ton nom, ce sera exactement comme si tu étais avec moi, ou plutôt, tu seras avec moi, car tu le sais que je t'emporte toujours avec moi. »

Il récapitula brièvement les choses qu'il lui restait à faire ; les dernières choses, pensa-t-il avec la sensation de celui qui ne reviendra plus. Et alors, tout à coup, il eut la certitude qu'il ne reviendrait plus, qu'il ne remettrait plus les pieds dans cette maison où il avait passé presque toute sa vie en désirant se trouver dans des lieux exotiques aux noms mystérieux, comme Yucatán et Oaxaca. Il ferma le robinet de gaz, l'amenée principale de l'eau, éteignit les interrupteurs électriques, ferma les volets. En se penchant aux fenêtres il se rendit compte qu'il faisait une chaleur terrible. Bien sûr, c'était le quinze août. Et il pensa qu'il avait choisi le jour idéal pour s'en aller, un jour où tout le monde est en vacances à s'entasser sur les plages, tous loin, tous hors des villes, à se presser comme des fourmis pour conquérir un tout petit coin de sable.

Il était presque une heure, mais il n'avait pas faim. Pourtant il s'était levé à sept heures et n'avait pris qu'un café. Son train était seulement à quatorze heures trente, il avait tout le temps. Il choisit une carte postale dans le petit tas, une carte qui disait « Île de Robinson », et derrière il écrivit : *Nous sommes à Timultopec, petite île où Robinson aurait pu faire naufrage, heureux comme jamais, bien à vous, Taddeo et Isabel.* Il écrivit « Taddeo », un nom par lequel personne ne l'avait jamais appelé, mais c'était son nom de baptême, ça lui vint ainsi. Puis il réfléchit à qui ils allaient envoyer la carte. Mais il y avait du temps pour cela. Puis il en prit une autre, où l'on voyait des tours, et derrière il écrivit : *Voici la chaîne du Machu Picchu, ici l'air est très pur, meilleures salutations, Taddeo et Isabel.* Puis il en prit une toute bleue et écrivit derrière : *Ce bleu est ce que nous sommes en train de vivre, un océan bleu, un ciel bleu, une vie bleue.* Puis il en trouva une avec une église qui ressemblait à Santa Maria Novella et derrière il écrivit : *Voici le baroque sud-américain, une copie de ce qu'il existe en Europe, mais plus nuancé, plus rêveur, baisers, Taddeo et Isabel.*

Il se demanda s'il fallait appeler un taxi, ou s'il était préférable de prendre le bus. La gare était à trois arrêts seulement, et étant donné le jour il allait peut-être rester vingt bonnes minutes au téléphone pour avoir un taxi ; ce n'était pas vraiment un jour à taxi, on n'en voyait aucun en circulation. Et même, on ne voyait aucune automobile, la ville était complètement déserte. Il ferma la valise avec soin, en étendant un mouchoir sur la photographie et sur les cartes postales. Il regarda encore autour de lui. Il ferma les volets intérieurs, palpa sa poche arrière pour vérifier qu'il avait son portefeuille et parcourut le

corridor jusqu'à l'entrée. Quand il fut sur le pas de porte il posa un instant la valise par terre et dit à haute voix : « Au revoir, maison, ou plutôt, adieu. »

Sous l'abri de l'arrêt d'autobus, à l'ombre, on n'était pas si mal, même si tout autour l'asphalte se liquéfiait en créant des flaques brillantes. Il y avait une très légère brise qui soulageait un tant soit peu. En revanche, quand il descendit devant la gare, il craignit de se sentir mal. Cela ne dura qu'un instant, la tête lui tournait; c'était certainement en raison de la flambée de chaleur qui émanait des pierres et de la lumière éblouissante, une lumière sans ombres, car le soleil était au zénith. L'horloge de la gare indiquait quatorze heures. Le hall était désert. Un seul guichet était ouvert, il prit son billet et regarda autour de lui à la recherche d'un vendeur de journaux, mais le kiosque était fermé. Sa valise était légère, en fin de compte. Pour un voyage aussi long il n'avait emporté que le strict nécessaire, il achèterait le reste petit à petit, dans les pays qu'il allait visiter, en fonction des opportunités et de ses besoins. Il jeta un bref coup d'œil sur la salle d'attente de première classe, elle aussi déserte, s'y arrêta un instant, dans l'indécision, mais la chaleur était insupportable. Peut-être que le passage souterrain sera plus frais, se dit-il, ou l'abri du quai, au moins il y a un peu de vent. Il traversa le passage souterrain à pas lents, en se félicitant lui-même de la légèreté de sa valise, et monta les marches du quai numéro trois. Il était complètement désert. Ou plutôt, toute la gare était déserte, il n'y avait pas un seul voyageur. Sur un banc il vit un jeune garçon avec une caissette de glaces en bandoulière. Le jeune garçon le vit lui aussi, et avec fatigue, en replaçant mieux la

caissette, il vint à sa rencontre. Quand il arriva assez près il lui demanda : « Vous voulez une glace, monsieur ? » Il répondit que non, c'était gentil ; et le jeune garçon enleva son chapeau blanc en essuyant la sueur sur son front.

« Aujourd'hui j'aurais mieux fait de ne pas venir », dit-il.
« Tu n'as rien vendu ? »

« Trois cornets et une cassata, aux voyageurs du train de treize heures. Mais à présent, à l'exception de votre train, plus aucun autre ne circulera, il y a une grève de trois heures, qui ne concerne cependant pas les grandes lignes. » Il posa sa caissette par terre et tira de sa poche un paquet de figurines. Il les disposa sur le bord de la banquette puis, en leur donnant des petits coups avec le dos d'un doigt, il se mit à les faire voler par en dessous. Celles qui tombaient les unes sur les autres il les recueillait et les plaçait sur un petit tas à part. « Celles-ci gagnent », dit-il en pliant le genou.

« Quel âge as-tu ? », demanda l'homme.

« Bientôt douze ans », répondit le jeune garçon, « c'est le deuxième été que je vends des glaces à la gare, mon père tient un kiosque sur la piazza Santa Caterina. »

« Et le kiosque de ton père ne suffit pas ? »

« Eh non, monsieur, nous sommes trois frères, de nos jours la vie est chère, vous savez. » Puis il changea de conversation et demanda : « Vous allez à Rome ? »

L'homme approuva et laissa passer un peu de temps avant de répondre. « Je vais à Fiumicino », dit-il, « à l'aéroport de Fiumicino. »

Le jeune garçon prit une figurine et la tint entre l'index et le pouce, comme s'il s'agissait d'un avion en papier, en imitant de ses lèvres le ronflement d'un moteur.

« Comment tu t'appelles ? », demanda l'homme.

« Taddeo. Et vous ? »

« Taddeo. »

« C'est drôle », dit le jeune garçon, « nous nous appelons de la même façon, il est difficile de trouver d'autres Taddeo, c'est un prénom peu courant. »

« Et qu'est-ce que tu penses faire, après ? »

« Après quand ? »

« Quand tu seras grand. »

Le jeune garçon réfléchit un instant. Ses yeux étaient très vifs, on voyait que son imagination était au travail. « Je ferai beaucoup de voyages », dit-il. « J'irai dans toutes les parties du monde et j'y exercerai beaucoup de métiers, une chose ici, une chose là, toujours en mouvement. »

La cloche de la gare se mit à sonner et le garçon recueillit ses figurines. « Le train rapide est sur le point d'arriver », dit-il, « je dois me préparer à la vente. »

Il n'avait pas fini de parler que le haut-parleur annonçait l'arrivée du train. « Faites un bon voyage », dit le jeune garçon en s'éloignant et en disposant sa caissette en bandoulière. Il se déplaça vers la tête de la voie, de toute évidence pour parcourir le quai dans le sens contraire de la marche du train et avoir la possibilité de quelques ventes en plus. À ce moment-là le train déboucha de l'épais rideau de chaleur qui voilait les bâtiments de la périphérie. L'homme prit la valise et se leva.

C'était un train très long, avec des voitures de construction récente dans lesquelles on ne pouvait abaisser les vitres du couloir, quelques voyageurs se signalèrent donc aux portières pour acheter des glaces. L'homme observa avec plaisir que le jeune garçon faisait de bonnes affaires.

Les deux contrôleurs qui étaient descendus sur le quai jetèrent un coup d'œil sur tout le long de la voie, puis l'un d'eux siffla et les portières se refermèrent. En un instant le train s'éloigna. L'homme le regarda s'évanouir dans l'air ondoyant de chaleur, il revint s'asseoir et ouvrit la valise. Le jeune garçon alla à sa rencontre en rangeant les pièces de monnaie dans une sacoche qu'il portait à la taille.

« Vous n'êtes pas parti ? »

« Comme tu le vois. »

« Et Fiumicino ? », demanda le garçon, « vous allez rater l'avion. »

« Oh, il y aura bien d'autres avions », répondit l'homme en souriant. Il prit dans la valise le paquet de cartes postales et le montra au garçon. « Ce sont mes figurines », dit-il, « tu veux y jeter un coup d'œil ? »

Le garçon les prit et commença à les regarder une à une. « Celle-ci de l'île d'Elbe me plaît beaucoup », dit-il, « j'y ai été moi aussi. Et aussi celle-ci de Venise, avec tous ces petits oiseaux. »

« Ce sont des pigeons », dit l'homme, « Venise est pleine de pigeons, il y en a de toutes les espèces et de toutes les couleurs, on dirait des perroquets du Pérou. »

« Vraiment ? », dit le jeune garçon peu convaincu, « vous n'êtes pas en train de me raconter des blagues. »

« Non, non, c'est vrai. Et regarde celle-ci, toute jaune, elle est d'Ascoli, qui est une ville toute jaune et un peu dorée, pleine d'effets de lumière. »

« Elle est belle », dit le jeune garçon convaincu. Puis il demanda : « Il y en a combien ? »

« Trente. »

« Écoutez », dit le jeune garçon en prenant l'air de celui qui veut conclure une affaire, « vous voulez faire un échange ? »

L'homme resta pensif.

« Faire un échange avec mes figurines », dit le garçon, « par exemple celle des perroquets avec un Maciste et deux Ferrari formule un. Et puis j'ai aussi dix chanteurs. » L'homme sembla réfléchir un instant, puis il dit : « Écoute, je te les offre, de toute façon elles ne me servent plus. » Il les posa sur la cassettes des glaces, prit la valise et se dirigea vers le passage souterrain.

Quand il commença de descendre les marches le jeune garçon l'appela. « Ce n'est pas juste », cria-t-il, « mais merci, vraiment merci ! »

L'homme lui fit un signe de la main. « Meilleures salutations », dit-il pour lui-même.

Flammes



Davide Benati, *Flammes*, 1988.

ANTONIO TABUCCHI

RÉCITS
avec FIGURES

Traduit de l'italien par Bernard Comment

Que ressent-on devant une œuvre d'art ? La partition que joue Antonio Tabucchi dans ses *Récits avec figures* nous fait voyager à travers ses textes inspirés, de façon apparente ou non, par des peintures, des dessins et des photographies. Entre jour et nuit, pluie, soleil et songes, ce recueil explore et célèbre le lien de toujours entre l'art et la littérature. L'auteur nous emmène à Lisbonne, en Toscane, auprès de Pessoa ou au cœur de l'œuvre de Robert Louis Stevenson, par le biais de nouvelles, de courts textes analytiques ou de récits à la frontière entre la rêverie et l'autobiographie.

Antonio Tabucchi est né à Pise en 1943 et mort à Lisbonne en 2012. Il est l'auteur d'une vingtaine de livres, romans et récits, traduits dans le monde entier et qui ont reçu les plus prestigieuses récompenses internationales. Il a vécu entre la Toscane, Lisbonne et Paris.



RÉCITS AVEC FIGURES
Antonio Tabucchi

Cette édition électronique du livre
Récits avec figures de Antonio Tabucchi
a été réalisée le 3 août 2021
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070140817 – Numéro d'édition : 251038).

Code Sodis : N55131 – ISBN : 9782072487224
Numéro d'édition : 251040.